

Il me semblait toujours que j'allais me Casser en Deux

J'ai travaillé trop fort pour gagner de l'argent pour ma famille— Depuis deux ans, je toussais sans interruption. Aujourd'hui, grace aux Pilules Rouges, je suis grosse et grasse.

AINSI PARLE Mme STEPHANIE LARUE, 17 PROSPECT ST., SPENCER, MASS.

Il arrive toujours un moment dans la vie où une femme, si courageuse, si vaillante qu'elle soit, quel que puisse être son désir ardent de travailler et de mettre, pour elle et pour les siens, quelque chose de côté, s'aperçoit, suivant la pittoresque expression de Mme Larue, dont nous donnons la lettre plus loin, qu'une femme n'est pas faite de fer.

C'est là un exemple que nous voyons tous les jours; un moment donné, la machine à laquelle on a demandé un effort trop violent, une dépense excessive, s'arrête tout à coup et refuse de marcher.

Voici une brave et vaillante canadienne qui travaillait à la manufacture et, avant d'aller à son atelier, à sept heures du matin, faire une dure journée, elle se levait, en été, à trois heures du matin, pour faire déjà la valeur d'une demi-journée d'ouvrage.

Cela n'a qu'un temps! Un beau jour elle s'est vue clouée, incapable de se mouvoir, de se bouger, suivant l'expression populaire, "elle avait usé la chandelle par les deux bouts."

Mais, et c'est là qu'elle a prouvé qu'elle était de bonne race canadienne, qu'elle était intelligente et vraiment brave, elle ne s'est pas laissée abattre.

Elle a compris que la science pouvait réparer ce que le travail avait usé; elle a compris qu'il y avait moyen de remettre en marche l'organisme humain, comme on répare la machine qu'un effort trop continu a mise momentanément hors de service, elle a demandé aux Médecins de la Cie Chimique Franco-Américaine leur concours.

Les Pilules Rouges sont justement le remède qui répond au cas de Madame S. Larue, comme à celui de toutes les femmes qui ont trop travaillé, qui se sont épuisées par un travail trop pénible.

Elle a pris des Pilules Rouges et ces pilules l'ont guérie.

Voilà son histoire dans toute sa simplicité. Y a-t-il une femme au monde qui consentirait dans ces conditions, à endurer les tortures de l'inaction, les souffrances de la faiblesse corporelle, quand elle a devant elle cet exemple éclatant, cette leçon contenue dans cette lettre si complète et d'un accent de sincérité si touchant, si palpable:



Mme STEPHANIE LARUE, 17 Prospect St., Spencer, Mass.

Messieurs les Médecins de la Cie Chimique Franco-Américaine, Montréal.

Messieurs,

Je m'empresse de vous écrire pour vous annoncer ma guérison complète et vous dire combien je suis heureuse de proclamer à tout le monde le bien que m'ont fait vos excellentes Pilules Rouges. Lorsque je me suis adressée à vous, j'étais dans un état de faiblesse désespérant, j'avais une douleur constante dans le côté gauche, et dans les reins de l'autre côté; je ne pouvais pas dormir, ni me baisser, ni me relever; il me semblait toujours que j'allais me casser en deux et il me prenait des étourdissements à tomber par terre. Depuis deux ans, je toussais sans interruption, je ne savais par faire deux pas sans être essouffée et à court d'haleine. Tout travail m'était impossible.

Voilà dans quel état je me trouvais lorsque vous m'avez ordonné les Pilules Rouges. Si vous me demandez ce qui m'avait mise dans cette position là, c'est bien simple: c'est d'avoir travaillé beaucoup trop fort tant que j'ai pu gagner de l'argent, de n'avoir pas dormi, de n'avoir pas de repas réguliers et d'avoir mangé froid trop souvent. Je me suis épuisée à me lever à trois heures et demie du matin l'été, pour travailler jusqu'à six heures et demie, et puis me rendre à l'atelier et y faire de mon mieux.

Un beau jour, je me suis aperçue que je n'étais pas faite de fer et j'ai eu recours à vos bons conseils.

Après avoir pris dix boîtes de vos Pilules Rouges, mes faiblesses ont cessé, les étourdissements ont disparu et je suis parfaitement guérie, je suis grosse et grasse et je ne me ressens plus d'aucun malaise.

Je vous autorise à faire part de ma guérison et j'espère que mon exemple servira aux femmes et aux jeunes filles qui souffrent comme j'ai souffert.

Votre toute dévouée,
Mme STEPHANIE LARUE,
17, Prospect St., Spencer, Mass.

CONSULTATIONS GRATUITES:

Adressez-vous par lettre ou personnellement, au No 274, rue Saint-Denis, si vous désirez avoir des conseils. Les Médecins de la Cie Chimique Franco-Américaine vous donneront, tout à fait gratuitement les informations nécessaires pour l'emploi des Pilules Rouges et vous indiqueront un autre traitement si votre maladie le requiert.

DEFIEZ-VOUS.— Les Pilules Rouges sont toujours vendues en boîtes de 50 Pilules. Chaque boîte est recouverte d'une étiquette imprimée en rouge sur du papier blanc. Les Pilules Rouges, que les marchands vous vendent à l'once, au 100 ou à 25c la boîte, ne sont pas les nôtres; ce sont des imitations, car jamais nos Pilules Rouges ne sont vendues de cette manière.

Ces charlatans qui se font appeler docteurs, passant par les campagnes, allant de maison en maison, se disant envoyés par la Cie Chimique Franco-Américaine, sont des imposteurs toujours, car jamais nos Médecins ne sortent de leurs bureaux de consultations pour soigner les femmes malades.

Si votre marchand n'a pas les Pilules Rouges de la Cie Chimique Franco-Américaine, envoyez-nous 50c pour une boîte ou \$2.50 pour six boîtes, ayant bien soin de faire enregistrer votre lettre contenant l'argent, et vous recevrez par le retour de la maille, les véritables Pilules Rouges.

Adressez toutes vos lettres: CIE CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE, 274, rue Saint-Denis, Montréal.

Joseph-Evariste Rachete de l'esclavage

XX — X — XX

Ce récit est extrait des MISSIONS D'AFRIQUE des Pères Blancs, bulletin paraissant à Québec tous les mois.—Prix de l'abonnement, 50 cts par année.—S'adresser aux MISSIONS D'AFRIQUE 37 rue des Remparts, Québec.

BIEN émouvante est l'histoire de cet enfant que vous voyez là-bas, le dos labouré de cicatrices, les lobes des oreilles percés et si dévotement qu'ils tombent presque sur ses épaules. Il paraît vieux, mais il n'a pas ses quatorze ans.

Il y a quelque sept ans, le petit Kuendabune vivait, paisible dans son village, avec son père Malipiro et sa mère Kalabu, encore jeunes. On cultivait maïs, sorgho, patates douces, et le reste, sans aucune appréhension. Un jour, on vit les grandes herbes remuer; au-dessus, de temps en temps, apparaissaient des têtes aux longs cheveux répus, surmontés d'aigrettes de plumes. L'enfant était aux champs avec son père et sa mère, s'amusant à débusquer des rats de leurs domaines souterrains. Mais un cri retentit: "Mazi! Mazi!" les Mazitu! les Mazitu! (pillards esclavagistes), et de tous côtés des gens affolés courent vers le village. Comme un troupeau de chèvres poursuivi par des lions, se précipite en bêlant vers son étable, et se presse en foule à la porte de leur village où ils ne pouvaient passer qu'un à un, poussant des cris d'effroi, tandis qu'arrivaient les brigands. Kuendabune courut de toute la force de ses petites jambes: tout à coup quelque chose s'abat sur sa tête, et il tombe la face contre terre. Un mazitu, qui l'avait étourdi d'un coup de casse tête, le ligote, le met de côté, et court prendre sa part de la grande curée.

Que se passa-t-il alors dans le village? Il est facile de se le figurer. Les vieillards et les hommes qui offraient de la résistance étaient tués, les jeunes femmes et les enfants, liés les mains derrière le dos et jetés brutalement la face contre terre, toutes les maisons pillées. Les brigands, après une nuit d'orgie, rassemblèrent leurs prisonniers, les attachèrent par le cou à une longue corde et partirent pour de nouveaux exploits. Tout le butin fait au village fut divisé en paquets dont on chargea les captifs de la veille. Malgré son jeune âge, Kuendabune eut le sien, fort lourd... Le pauvre petit! la corde passée autour de son cou lui faisait lever la tête, le blessant horriblement et l'empêchant de jeter les yeux à terre; aussi après quelques heures de marche dans la forêt, il avait le cou déchiré et les pieds ensanglantés.

Quelles douleurs il endura pendant les quinze jours que dura cette chasse à l'homme, qui amenait sans cesse de nouvelles victimes et de nouvelles charges! Sa tête n'était qu'une plaie; il fut malade de la fièvre, obligé de marcher quand même, entraîné qu'il était par ses compagnons de route, traîné par le cou; et quand, épuisé, il tombait, un nerf de bœuf s'abattait brutalement sur son dos. Quelquefois un homme mourait, on le détachait, et il restait là dans le sentier... toute la caravane l'enjambait et les vautours s'abattaient sur son maigre cadavre. Un matin, malgré les coups, Kuendabune ne put se relever. Froideusement un de ses bourreaux le détacha et le jeta de côté.

Resté seul, l'enfant, brûlant de fièvre, se traîne à travers le camp désert, boit longuement à unealebasse abandonnée, mange quelques restes de nourriture et recouvre un peu de force. Mais où aller, dans ce pays inconnu? D'ailleurs il était malade, et ses pieds déchirés et démeurément enflés refusaient de le porter. Il s'assit contre un arbre et se mit à pleurer. Un homme vint, le chargea sur ses épaules et l'emporta dans une vieille hutte pleine de vermine, dans un village abandonné. Il se croyait sauvé, mais il n'était que réservé pour le marché. Les vautours suivent les caravanes pour se repaître des cadavres de ceux qui meurent; ainsi des hommes cupides viennent ramasser les moins malades, les soignent, puis vont les vendre. Plus lâches que les pillards armés, ils ne courent aucun danger, et leurs esclaves ont plus de prix parce qu'ils ne sont pas épuisés par une longue marche et par les privations. C'est un de ces hommes qui avait recueilli le petit Kuendabune.

La guérison fut lente, car les plaies des pieds s'étaient envenimées. Et combien de fois, dans ses longs jours d'immobilité forcée, il songea à son petit village où il avait vécu heureux avec son père et sa mère, au milieu des champs de maïs, de sorgho et de patates douces! Quand il se sentit assez fort, il demanda humblement à son maître la permission d'aller voir sa mère. "Ta mère! fit celui-ci, où est-elle? Tu es mon esclave; si tu me reparies de voir ta mère, je te tuerais." Il comprit alors l'horreur de sa situation, mais sans se désespérer, il résolut de se sauver. Les circonstances l'y aidèrent, ou plutôt la Providence, qui avait sur lui des vues miséricordieuses.

Un jour une caravane vint à passer. Furtivement il se mêla aux porteurs au moment du départ, sans que son maître, qui était absent, pût s'en apercevoir. Mais la fièvre le resaisit, et en arrivant à une journée de la Mission, où devait passer la caravane, on dut le porter. Ses nouveaux compagnons de route l'abandonnèrent et un chrétien nous le conduisit. Rentré chez lui, son maître ne l'apercevant plus, avait soupçonné qu'il s'était enfui avec la caravane. Il se lança à sa poursuite et, à l'aide des renseignements qu'il recueillit, il arriva à la Mission. "Vous avez volé mon esclave, nous cris-t-il. Rendez-le-moi ou payez-moi!" — On te le paiera, bonhomme, lui fut-il répondu; mais le petit est très malade; il ne vaut pas cher. — Vous l'avez ensorcelé pour le faire mourir. Un garçon que j'aurais bien vendu 200 francs! sans compter tout le travail qu'il aurait fait chez moi." On lui jeta de l'étoffe pour 100 francs, et il partit en maugréant, mais content au fond, croyant bien nous avoir vu du mourant.

Des soins assidus rendirent la santé au petit Kuendabune. C'est maintenant Joseph-Evariste. Au commencement, il a bien craint d'être tombé une troisième fois dans l'esclavage, mais on l'a bien vite rassuré, et ont lui a raconté que des personnes charitables du Canada touchées des malheurs des pauvres esclaves, nous envoyaient de quoi le racheter, pour en faire des hommes libres. (1) Et quand il a été plus instruit on lui a dit qu'il devait prier pour ces chrétiens généreux. "Oh! oui, répondit-il, car ils m'ont tiré non seulement de l'esclavage des hommes, mais aussi de l'esclavage du démon. Ils sont bien bons ces Blancs; jamais je n'oubliera de prier le bon Dieu pour eux. Père ajoutait-il naïvement, vous écrivez souvent à vos frères de là-bas, dites-leur que le petit Joseph Evariste prie pour eux et les aime beaucoup: ils sont mes pères eux aussi."

LOUIS MOLINIER, des P. B.

J. H. Myrick & Co

IMPORTERS AND DEALERS IN

DRY GOODS

HARDWARE

BOOTS & SHOES

FINE

GROCERIES

And Fishing

Supplies

AT TIGNISH

and

ALBERTON

We have just opened a full and complete stock of NEW GOODS.

We are prepared to supply the wants of the farmer, fisherman and mechanic

We invite intending purchasers to give us a call, and they will find we can meet all competitors, and save to them the expense of going to Summerside or Charlottetown.

Une Fatale Meprise

Mme. Jane Ingram d'Afton, Virg., voit son enfant devore sous ses yeux par un ours

Mme. James Ingram, femme d'un jeune fermier de Afton, Virginie, vient de perdre son enfant d'une façon épouvantable.

Au cours de l'après-midi ayant été obligé d'aller à quelques milles de distance pour affaires, il promit à sa femme avant son départ de l'emmener le soir à un bal qui devait être donné chez un voisin et il lui fit un rendez-vous près d'une clôture voisine d'un petit bois et aussi de la ferme où le bal devait avoir lieu.

A l'heure indiquée, Mme Ingram partit avec son bébé dans ses bras, arriva près de la clôture et, apercevant une vague silhouette, crut se trouver en présence de son mari. "Attrapez le bébé, cria-t-elle, et, en même temps elle tendit l'enfant. Un grognement lui répondit; c'était celui d'un ours de haute taille,

mais il était déjà trop tard car maître Bruin, après s'être emparé de l'enfant, s'est enfui.

Le froid dans cette partie du pays, comme d'ailleurs un peu partout, est actuellement très violent; aussi plusieurs ours avaient été aperçus, mais de loin. Sans aucun doute, celui qui a enlevé le bébé devait être bien affamé pour s'approcher d'une ferme et il sera réfugié-dans quelque grotte des montagnes voisines pour le dévorer à son aise.

Plus de cent hommes armés de fusils sont partis à la poursuite de l'ours, mais à l'heure où part cette dépêche on ne l'avait pas encore retrouvé. Mme Ingram a dû s'aliter. On craint qu'elle ne perde la raison.

Burdock BLOOD BITTERS
CURES
Dyspepsia, Bolls, Pimples, Headaches, Constipation, Loss of Appetite, Salt Rheum, Erysipelas, Scrofula, and all troubles arising from the Stomach, Liver, Bowels or Blood.

Burdock BLOOD BITTERS

Burdock BLOOD BITTERS

McQuarrie & Arsenault

AVOCATS NOTAIRES & C^o.

Summerside, I. P. E.

(Bureau au dessous du Royal Bank of Canada)

ARGENT A PRETER

Neil McQuarrie, K. S.

Aubin E. Arsenault

Summerside

THE "NULITE" VAPOR LAMPS
GAS.....
FOR HOME, STORE AND STREET
The Nearest Approach to Sunlight and Almost as Cheap
ARC ILLUMINATORS 750 Can. Power
7 HOURS 2 CENTS. MAKES YOUR STORE LIGHT AS DAY

A Hardware house writes us: "We like your lamps so well we are now working nights instead of days."
We also manufacture TABLE LAMPS, WALL LAMPS, CHANDELIERS, STREET LAMPS, ETC. 100 candle power Seven Hours One Cent. No wicks, no smoke, no odor. Absolutely safe. THEY SELL AT SIGHT. Exclusive territory to good agents. Write for catalog and prices. CHICAGO SOLAR LIGHT CO., Dept CHICAGO